

que l'on trouverait alors facilement remède au reste ?

— Ça n'est pas douteux, dit Renzo : une fois mariés, le monde entier est pays, et à deux pas d'ici, sur le terre de Bergame, celui qui sait travailler la soie est reçu à bras ouverts : vous savez que mon cousin Bartolo m'a souvent pressé d'y venir, disant que j'y ferais fortune comme lui, et j'ai toujours fait la sourde oreille, car mon cœur était ici !... Étant mariés, nous allons tous ensemble, nous vivons en sainte paix dans notre maison, loin des griffes de ce scélérat et de la tentation de faire un mauvais coup. n'est-il pas vrai, Lucia ?

— Oui, dit Lucia, mais comment ?

— Comme je viens de vous le dire, reprit Agnèse ; cœur et adresse, si la chose est facile.

— Facile ? dirent ensemble les deux jeunes gens.

— Facile, pourvu que l'on sache s'y prendre. Écoutez bien : j'ai entendu par des personnes qui s'y connaissent, et mieux que cela, j'ai moi-même un exemple, que pour faire un mariage il suffit que le curé soit présent, mais il n'est pas nécessaire qu'il soit consentant,

— Comment arrangez-vous cela ? demanda Renzo.

— Écoutez, et vous comprendrez : on prend deux témoins bien lestes et bien d'accord. On va chez le curé, le grand point est d'arriver à l'improviste, pour qu'il n'ait pas le temps de se sauver.

— L'homme dit : "Seigneur curé, voici ma femme." Celle-ci dit : "Seigneur curé, c'est mon mari."

— Il faut que le curé entende, que les témoins entendent, et le mariage est fait, consacré, comme si le pape l'eût béni lui-même. Quand les paroles sont prononcées, le curé peut crier, faire le diable. C'est inutile, vous êtes mari et femme.

— Est-ce possible ? s'écria Lucia.

— C'est ainsi que je vous le dis. Vous croyez peut-être que pendant les trente années que j'ai vécu avant vous dans le monde je n'y ai rien appris ? La chose est telle que je vous le dis : la preuve : une de mes amies qui voulait se marier malgré la volonté de ses parents vint ainsi à ses fins. Le curé se méfiait ; mais elle et son fiancé surent si bien s'y prendre, qu'ils

surprirent le curé, dirent les paroles, et furent mari et femme ; mais la pauvre eût à s'en repentir trois jours après.

Agnèse disait la vérité ; les mariages contractés de cette manière étaient valables, mais les curés mettaient tous leurs soins à ne pas se laisser surprendre ainsi.

— Si c'était vrai, Lucia ? dit Renzo en la regardant avec supplication.

— Comment, si c'était vrai ? Croyez-vous que je mente ? s'écria Agnèse : je me creuse la tête pour vous et vous ne me croyez pas !... Bien ! bien ! tirez-vous d'affaire seuls... Je m'en lave les mains !...

— Oh ! ne nous abandonnez pas, dit Renzo : je parle ainsi parce que la chose me paraît trop belle ! Je suis dans vos mains... je vous considère comme ma première mère... Ces paroles dissipèrent la petite colère d'Agnèse.

— Mais, dit Lucia d'un ton soumis, pourquoi cela n'est-il pas venu à l'esprit du père Cristoforo ?

— À l'esprit du père ? reprit Agnèse : ne pense pas que cela ne lui est pas venu à l'esprit !... Non, non, mais il n'a pas voulu en parler.

— Pourquoi ? demandèrent les fiancés.

— Pourquoi ? pourquoi ?... Parce que les gens d'église disent que ce n'est pas une chose bonne.

— Comment se peut-il faire que ce ne soit pas une chose bonne et qu'elle soit bien faite quand elle est faite ? dit Renzo.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Ils ont fait la loi selon leur bon plaisir, et nous autres pauvres gens n'y pouvons rien comprendre : et combien d'autres choses... Tenez c'est comme de donner des coups de poing à un chrétien, ce n'est pas bien. Mais une fois que c'est fait... le Saint-Père lui-même ne peut les lui ôter !...

— Si la chose n'est pas bonne, il ne faut pas la faire, dit Lucia.

— Eh quoi ! dit Agnèse, voudrais-je te conseiller une chose contraire à la volonté de Dieu ? Si c'était malgré tes parents, pour épouser un mauvais sujet... Mais du moment que je consens, moi, et que c'est pour prendre ce brave garçon... Et puis, à qui la faute de tout cela ?... A un scélérat... et au seigneur curé.

— C'est clair comme le jour, dit Renzo.

— Il ne faut pas, ajouta Agnèse, en parler au père Cristoforo avant que la chose soit faite.

— Une fois tout terminé, que dira le bon père ?

— " Ah ! ma chère fille, vous avez fait une belle équipée ! Vous m'avez joué ! " Les gens d'église doivent parler ainsi ; mais, crois-le bien, au fond du cœur il sera content.

Lucia ne trouva rien à répondre à ce raisonnement, mais elle n'était pas convaincue.

Renzo tout réconforté disait :

— Si c'est ainsi, la chose est faite.

— Doucement, mon fils ; et les témoins ?... Et le moyen de surprendre le seigneur curé, qui depuis deux jours, est malade chez lui et ne veut voir personne ?... Il est bien gros et bien lourd... mais en vous voyant arriver avec vos témoins il deviendra agile comme un chat, et se sauvera comme le diable de l'eau bénite !...

— J'ai trouvé le moyen ! je l'ai trouvé ! s'écria Renzo frappant du poing sur la table. Et il se mit à exposer son plan, qu'Agnèse approuva complètement.

— C'est bien embrouillé, dit Lucia ; il vaudrait mieux agir, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, en droiture ; Dieu nous aidera, le père l'a dit : demandons-lui son avis.

— Laisse-toi conduire par qui en sait plus que toi, reprit Agnèse d'un air grave. Qu'est-il besoin de parler au père ? Dieu dit : " Aide-toi, je t'aiderai." On dira tout au père quand ce sera fini.

— Lucia, dit Renzo, ne faut-il donc plus que je compte sur vous ? n'avons-nous pas fait tout comme de bons chrétiens ? Ne devons-nous pas être mariés ? le curé ne nous avait-il pas fixé lui-même le jour et l'heure ?... Et à qui la faute, si nous sommes réduits à agir par voie détournée ? Non, non, vous ne me manquerez pas ?... Je vais et reviens avec la réponse.

Et, saluant Lucia avec un air de tendres prières et Agnèse avec un regard d'intelligence, il sortit rapidement.

On prétend que la tribulation aiguise l'esprit ; le fait est que Renzo, qui dans la vie simple qu'il